

MARIO CAPRARO
LES OMBRES
DU ROI SOLEIL



Mario Capraro

Les Ombres du Roi Soleil

© Mario Capraro, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1945-3



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur :

La Manipulation, Samedi Midi Editions, Lyon, 2006

Le Pacte des Grands Rois, Editions Edite, Paris, 2009

Le Cercle des Lombards, Editions Edite, Paris, 2011

Don Salvatore, Acatle Editions, Luxembourg, 2014

À Colette

Avertissement

Cet ouvrage est une œuvre de fiction.

Tous les personnages sont fictifs à l'exception des personnages historiques cités. Lorsque des événements historiques ont été modifiés, cela n'a été fait que dans le but de faciliter la narration.

« Dieu pêche les âmes à la ligne, Satan les pêche au filet ».

Alexandre Dumas.

Prologue

C'est à Rome que j'appris la mort du Roi de France, Louis XIV. En cette fin d'année 1715, je venais de retrouver la quiétude de mon logis sur les hauteurs de l'Aventin. La vue plongeante sur la basilique Saint-Pierre me rappelait la puissance de l'Église en ces temps troubles. Le Pape Clément XI venait d'interdire les rites traditionnels chinois et de statuer sur la Querelle des rites, mettant fin aux efforts de Colbert, des jésuites, du Roi de France et de mon frère François Casini pour convertir la Chine au catholicisme et l'ouvrir au commerce.

Le billet m'informait aussi que Philippe d'Orléans avait arraché la régence du royaume de France au duc du Maine. Cela me transporta en 1679 à la Cour du Roi Soleil. Cette Cour que je découvris au plus haut de sa splendeur, ébloui par sa lumière et saisi par ses ombres.

J'avais à l'époque la vingtaine virevoltante, prêt à toutes les aventures, inconscient du côté sombre dans lequel j'allais me mouvoir.

Luca Casini

1

Paris 6 février 1679

Cela faisait cinq jours que nous étions partis de Lyon. Cinq jours interminables, qui s'ajoutaient aux deux semaines depuis notre départ de Rome, dans ce petit espace où les odeurs vous prenaient à la gorge et ne vous quittaient plus. Depuis peu les diligences avaient remplacé les rideaux en tissu lourd et épais par des vitres, certes pas tout à fait transparentes, mais qui permettaient de s'évader en observant le paysage. J'étais pris entre des senteurs aigres, pressantes et stagnantes, et le froid qui, s'engouffrant dans la diligence, nous glaçait les os. Je regrettais la douceur romaine.

Nous étions quatre sur les six voyageurs pouvant être accueillis sur les deux banquettes se faisant face. Un couple était resté à l'escale de la veille. Lui, un notaire vieux et fort laid, et elle une belle femme, certes pas de la première jeunesse, qui n'arrêtait pas de me lancer en tapinois des œillades goulues.

Les haltes aux étapes étaient pour moi des moments de résurrection. Je ne le disais pas à mon frère François, assis à mes côtés, car il allait certainement me reprendre et me préciser qu'il n'y avait que Jésus qui avait ressuscité. J'aimais l'ambiance des auberges, des tavernes, des tripots. J'y étais à l'aise au grand dam de mon frère qui avait embrassé la vie religieuse et était devenu un éminent père jésuite. J'aimais bavarder avec les gens même si parfois cela se terminait par une querelle. Ce n'était pas ma faute si certains cherchaient la bagarre se disant offensés. De quoi ? Je questionnais. Mais leur réponse était souvent des gestes agressifs.

À la halte de la veille, à Joigny si je me souviens bien, le notaire et sa femme montèrent dans leur chambre. Je m'attablai, mon frère François prit place en face et je commandai un pichet de vin et un verre d'eau pour mon frère. Un quart d'heure plus tard le notaire descendit, s'approcha de l'aubergiste, parut poser des questions, et partit en ville. J'attendis quelques instants puis montai. Je frappai à la porte d'où le notaire venait de sortir.

Elle s'ouvrit aussitôt. M'attendait-elle ? J'en fus certain lorsque je la vis en chemisette : bien faite avec les rondeurs qu'il fallait là où il fallait. Lorsque je la chevauchai elle ondula savamment.

Je rejoignis François une heure plus tard. Il m'accueillit avec son sourcil gauche levé en guise de reproche. Il lisait en moi, ce qui m'évitait de me confesser à lui. Luca, me disait-il, les péchés de chair vont t'amener au moins au purgatoire, si ce n'est plus bas encore. Nous sommes frères, je lui répondais, à nous deux la somme de nos pêchés nous met dans la moyenne des pêcheurs. Il me regardait avec son air sévère, mais je savais qu'il m'aimait comme moi je l'aimais. En l'occurrence j'avais fait œuvre de bienfaisance vu l'âge du mari et la jeunesse bientôt envolée de la femme.

Il y avait dans la voiture un voyageur silencieux qui nous avait rejoints deux jours auparavant. Impossible de lui soutirer une phrase. Il allait disparaître aussi vite qu'il était arrivé. Par contre nous commencions à connaître le quatrième voyageur, monté avec nous à Rome. Il parlait latin avec François, français avec le vieux notaire et italien avec moi et d'autres voyageurs. Rond, visage poupon, rougeaud, aimant la bonne chère assurément. Abbé Atto Melani, s'était-il présenté. Il allait à Paris appelé par le Roi de France. Et pourquoi pas envoyé par le pape Innocent XI ? Pendant qu'il y était, lui avais-je fait remarquer. Peut-être... Avait-il répondu avec un sourire en coin. Il paraissait connaître la France et la Cour ainsi que Rome et le Vatican. De sa voix haut perchée il discourait de choses et d'autres sans se révéler et il posait des questions : beaucoup et habilement placées. Malheureusement pour lui, nous ne nous découvrîmes en rien nous concernant.

Nous avons pris la route de Bourgogne et l'itinéraire en grandes journées qui nous faisait gagner du temps. J'avais hâte d'arriver, de me sortir de cette diligence, de découvrir cette ville magnifique, telle qu'on la disait, et enfin d'entreprendre ma mission.

Arrivés à Villejuif nous fîmes une halte au *Moulin de la Pointe*, une jolie petite auberge. Je me précipitai au dehors et ouvris les bras en respirant profondément l'air très frais de cette journée de février 1679. Pendant que